« On est prié de se bouger »

B. De Backer, N. Marquis, Th. Moulaert

Pour clore ce dossier, nous voudrions revenir sur deux limites qui invitent en réalité à envisager sa portée à nouveaux frais.

D'abord le problème des « travailleurs du travail sur soi ». Ce dossier fait la part belle aux discours, au vécu des acteurs et aux glissements à plus grande échelle, laissant relativement de côté les professionnels en charge du travail sur soi. Ce n'est pourtant pas faute d'intérêt ! Il y aurait effectivement à traiter de ce maillon indispensable à la compréhension du phénomène, à faire une cartographie des praticiens exerçant dans les divers domaines évoqués. Cependant, vu la multiplicité des sphères où le phénomène du travail sur soi peut être mis à jour, ce serait là l'objet d'une thèse entière, d'un dossier à part entière.

La deuxième remarque tient au gradient social et culturel des publics ciblés par le travail sur soi. Finalement, tout cela ne s'adresse-t-il pas à une portion congrue de la population aux capitaux économiques et culturels élevés ? La totalité du spectre social est-elle vraiment concernée ? La réponse n'est pas claire, et nous aimerions donner ici quelques éléments de réflexion sur ce point particulier.

DE L'EXTÉRIEUR OU DE L'INTÉRIEUR

Au crédit de cette question, nous introduisons la distinction entre travail sur soi imposé de l'extérieur et travail sur soi choisi ou volontaire. L'imposition du travail sur soi toucherait des individus proches de la nécessité afin qu'ils « s'en sortent » au prétexte que la contrainte pourrait se transformer à terme en choix… Il s'agit de faire de nécessité vertu. À l'inverse, le second concernerait des individus capables d'une certaine distance à la nécessité qui leur permettrait de s'investir dans des processus de recherche ou de travail sur soi par eux-mêmes.

Cette distinction est difficilement contestable et, sans doute, empiriquement vérifiable. Mais si les formes du travail sur soi peuvent être corrélées à des positions sociales, il nous semble que sa structure fondamentale ne l'est pas. Il y a plusieurs éléments qui peuvent étayer cette thèse.

On peut tout d'abord soutenir que l'idée même du travail sur soi est vouée à se répandre. Comme le montre la sociologue Eva Illouz, la mouvance qui la porte est teintée d'un fantasme démocratique prenant l'égalité comme étalon des relations sociales. Ce fantasme est doublé d'une foi illimitée dans les capacités réflexives des individus. Bref, « tout le monde est capable » (accent sur la démocratie), car « chacun a les capacités » (accent sur la réflexivité des individus). Si chacun possède les « ressources en lui », le discours du travail sur soi ne peut avoir comme principes qu'une extension sans limites et qu'une mise au rebut des autres capitaux. On rejoint par là ce que Robert Castel disait il y a bientôt trente ans en parlant de l'avènement de la « psychanalyse du pauvre ». Ses tenants désiraient justement ne plus cantonner le souci particulier de soi aux abonnés de la psychanalyse caractérisés par des standards culturel et économique élevés.

À suivre Eva Illouz, ce crédo s'est trouvé pour un temps en phase avec un féminisme désirant également promouvoir l'égalité et la légitimité de dimensions à coloration « psy » (considérées comme féminines) là où elles étaient auparavant exclues. C'est ainsi que, « même » en entreprise, « même » en politique, etc., le bon gestionnaire devint également celui qui possédait des qualités relationnelles, était capable de construire un esprit d'équipe, de faire place aux diverses sensibilités, etc. L'incontestable victoire de ces deux mouvements réside dans l'irréductibilité de la dimension psychologique (à ne pas entendre au sens réduit de « psychologisation du social ») telle qu'on la comprend maintenant.

Que l'on revienne aux dispositifs étudiés ici ou que l'on élargisse le spectre comme le proposent Didier Vrancken ou Jean-Louis Genard, on peut bien sûr toujours contester l'efficience d'une méthode (je préfère lire des ouvrages plutôt que d'avoir quelqu'un qui me suit tout le temps), d'un praticien (M. X me touche plus que M. Y), d'une certaine forme de travail sur soi (on préfèrera l'outplacement librement choisi à l'imposé), etc. Par contre il est devenu pratiquement impossible de contester cette dimension psychologique en tant que telle ainsi que la légitimité de sa présence.

EXPLICITEMENT OU IMPLICITEMENT

En clair, ce que nous voudrions soutenir, c'est qu'il est, à l'heure actuelle, presque impossible de ne pas travailler sur soi. Ne rien faire qui nous pousse à aller de l'avant, ne pas développer son potentiel (communicationnel, stratégique, etc.), adopter une position attentiste pour des jours meilleurs, tout cela peut aujourd'hui paraitre à la limite du pathologique. C'est ce que Richard Sennett nomme très justement l'« ivresse du départ ».

Dans cette perspective, tout mouvement vaut mieux qu'un statuquo, qu'importe s'il ne se traduit pas par du « mieux ». Le changement (sur soi), l'amélioration constante (de soi) possèdent une telle légitimité qu'il est devenu difficile d'adopter une position de retrait. Didier Vrancken et Claude Macquet le soulignent fort bien : notre idéal de l'action ne nous permet pas de botter en touche. Si quelque chose ne va pas, il faut absolument faire quelque chose. « L'individu est désormais pris dans un magistère de l'action en guise de sortie de crise. » Alors que la critique de l'efficience des formes de travail sur soi reste possible et même parfois souhaitée, celle de l'efficience du travail sur soi risque bien de ne retenir que peu l'attention. C'est en ce sens que nous voudrions parler d'une extension du phénomène toutes catégories confondues.

Pour étayer cette hypothèse, il faudrait outrepasser le cadre de ce dossier. Nous nous sommes ici principalement (mais pas seulement) centrés sur des dispositifs de travail sur soi, c'est-à-dire des lieux, des moments, des groupes, des structures qu'il est possible de constituer en entités discrètes (les ouvrages de psychologie, le dispositif d'outplacement, le dispositif « Entreprise de soi », etc.). Ces dispositifs, s'ils ont généralement la faveur de l'analyste pour la facilité avec laquelle on peut les identifier, ne doivent pas nous faire oublier qu'ils ne constituent probablement que la partie émergée de l'iceberg de la mouvance dont nous essayons de rendre compte. Ce n'est certainement pas uniquement dans ces dispositifs substantiels que le travail sur soi est à l'œuvre. Bien sûr, il l'est ici de manière explicite, presque exacerbé puisque recommandé si pas imposé, tantôt dans le cadre d'un processus thérapeutique, tantôt dans le cadre d'un processus de réintégration, etc.

Mais c'est en deçà de ces dispositifs, au plus près de l'action quotidienne qu'il nous faudrait nous rendre pour comprendre l'étendue de cette grille de lecture et les conséquences qui en découlent. Ainsi, nous pourrions tenter de percevoir si oui ou non cette dimension psychologique maintenant irréductiblement légitime a changé la manière dont les individus se comprennent, comprennent les autres et agissent en retour. Et, le cas échéant, de voir en quoi la structure des expériences les plus banales, les plus intimes ou les plus socialisées a été modifiée par ce que Jean-Louis Genard nomme un « tournant anthropologique ». C'est à une phénoménologie de la vie quotidienne au regard de la nouvelle culture du travail sur soi qu'il faudra pour cela s'atteler. ■